Revue de
Métaphysique
et de
Morale

EXTRAIT

• • 3 - 1983

Armand Colin

Penser aujourd'hui

La logique aristotélicienne ne représente qu'une partie — donc qu'un moment — de la logique des systèmes vivants dans son expression de logique des systèmes pensants et, quoique la logique des bio-systèmes ait été énoncée depuis bientôt dix ans (*Encyclopædia universalis*, vol. XV), la procédure de catégorisation selon des « tiroirs » reste seule mise en œuvre de nos jours. Jours de cinétisation cependant où la notion d'ordre même s'éprouve en tout instant-lieu et où l'on fait appel, pour mieux resituer la stratégie-tactique d'un problème, à l'art de disciplines aristotéliquement distantes, les « tiroirs » s'étant révélés intercommuniquants.

De surcroît les paroles de la langue, les écrits de la main constituent les éléments explicites de la communication, *non du sens*. Les mots, disons, ont chacun une définition lexicographique, mais définition n'est pas signification. Les mots sont les charpentes du sens, non le sens. Ils représentent les éléments structurels qui engendrent le sens comme les murs d'une pièce en leur géométrie définissent le contexte dans lequel le sens de la pièce apparaîtra, c'est-à-dire soit, pour le regard expert, dans l'impromptu de l'instant, soit par itération pour le cas standard dans des espaces-moments en filiation corroborée. Donc les mots sont les principaux initiateurs du sens, le sens naissant *de l'implicite* qui peut s'exprimer (explicite) selon les autres catalyses issues des paramètres des cinq sensorialités fondamentales. Ainsi, si j'énonce le mot « table » pour des locuteurs francophones (donc dans le cadre d'une architecture qui se nomme la langue française), chacun rapatriera de sa mémoire — qui lui est *individuelle* comme sa nature génétique —, chacun évoquera donc les aspects multiples *induits* précisément par l'évocateur « table ». De sorte que toute la polysémie de ce terme sera *en jeu*, mais ne suffira pas puisqu'on attribue naturellement, par ses souvenirs, des éléments rationnels et irrationnels qui thématisent chaque acception. Et je ne peux pénétrer dans la conscience de l'autre ni être non plus visité par cette conscience autre. C'est là l'exterritorialité propre de la conscience individuelle, propriété « insaisissable » en termes d'exploits d'huissier qui rend l'Homme, par son esprit, inaliénable.

Qu'il le perde et il s'aliène, que le tyran le lui fasse perdre et il l'aliène, s'abîmant lui-même dans les « Lois coercitives de l'Enfer ».

Le point remarquable est que chacun s'accordera à définir la « table » abstraite comme lieu invariant rendant ainsi le terme entièrement univoque. Mais sur lequel une suite indéfiniment dénombrable d'équivoques peut s'installer par humour, mystification, mensonges, fantasmes, raison supérieure, émotions, perversion, etc. La pénétration du comportement d'autrui est en cause, le point de ralliement restant la seule définition admise, générique.

Que l'on retire l'architecture ou si l'on veut l'échafaudage catalyseur du sens et celui-ci se trouvera autre, ou nullifié. C'est là-dessus que joue l'ambiguïté qui fait image mais aussi cliché, qui fait poème mais aussi amphigouri, qui fait comportement mais aussi forclusion, qui fait politique mais aussi « Mauvais Art ». C'est là-dessus qu'indépendamment du *bruit* sur le canal sémiotique que filtre la transmission trans-synaptique mais dépendamment du *jeu* — au sens de flottement d'aisance (mécanique ensembliste fermé-ouvert, bio-adaptatif incluant le langagier) —, toute rigueur s'introduit.

En définitive dans le prédictible, *le mot autorise le constructible, le nombre le comptable, l'algorithme le calculable*. Et, ainsi, il y a une extension abstraite parce qu'à mesure cette abstraction généralise, au point de symboliser à l'extrême-de-l'actuel-possible. Autrement dit le mot résulte de l'homéomorphie éité-réel — jusqu'à un certain indicible —, alors que le nombre procède au départ du même homéomorphisme pour opérer de plus en plus finement sur des quantités de même nature (semblables, identiques) jusqu'aux infinis métriques et que l'algorithme, éité du réel en éités, utilise ces objets de pensée comme autant d'outils *concrets* d'une prédiction normée que l'on nomme algèbre selon des *systèmes* allant du métrique à l'affine.

De conséquence en conséquence s'est élaborée la civilisation technico-scientifique. Par le « miracle grec » certes, mais aussi par le miracle égyptien et le miracle mésopotamien — et tant d'autres miracles de géographies locales antiques —, entrant, dans le suivi perspicace, en résonance première en Europe, c'est un fait. Le besoin a alors été pressenti — et s'est fait dorénavant urgence — de reprendre tous les éléments de cette statique aristotélicienne pour les éprouver dans des associations dont la pertinence ressort de l'efficiencia. D'où ce mouvement d'inter-(multi- ? pluri- ? ambi- ? trans- ? juxta- ?) disciplinarité qui se fait jour maintenant en tous lieux de l'épistémé. Et c'est à quoi s'applique notamment cette qualification techniquement conceptuelle où le jeu, courtois mais sans concession, de compétences *en la passion non plus seulement de connaître mais de comprendre*, est jonctif. Il n'y a pas là de monopole. En France où est de tradition la « dispute académique » entre « esprits chagrins », les choses vont bon train depuis quelques années.

Que ce soit le Cours collégial de l'École des Mines de Paris, les Séminaires sur la dubitative économique du Collège de France et ceux de Physique du Collège de France. Il s'agit bien là de chaudrons conceptuels détaillant les ressemblances et dissemblances de fond et non de séminaires — comme il y en a, heureusement d'ailleurs, des milliers par an dans le monde actuel qui portent sur des aspects ponctuels d'une question à l'« ordre du jour ». Le principe est ici de remuer ciel et terre, et le fait est qu'on les y remue.

En conséquence il s'agit de quelque chose qui, à la limite, se conçoit en dehors du contexte social et politique mais qui en détermine plusieurs enjeux. Il ne s'agit pas de culture. Non que la culture soit rejetée mais elle n'est pas le propre de ce monde de la rigueur mathématique. Dans un chapitre de l'« encyclopédie » didactique « Que sais-je ? » (« L'idée de culture » par V. Helle, 1981, N° 1942), il est écrit : « ... entre le naître et le mourir quatre activités ou expériences fondamentales de la vie : manger, habiter, parler et communiquer, aimer... et une cinquième le « faire »... Aux qualificatifs de l'homme : être sentant, réfléchissant, pensant, il faut en ajouter deux autres : « agissant et produisant ». On trouvera sans doute un peu court le projet d'humanité ainsi énoncé puisqu'il oublie que, même dans le cadre du laxisme méridional ou de l'activisme septentrional, l'Homme est le seul à porter la conscience et qu'en son corps et ses « végétations corporelles » il est habité par une transcendance *de facto*. Je proteste contre le délaissement de la vie spirituelle — et j'ai dit spirituelle ! — : l'implicite qui est partout, et cet implicite-là en particulier, le voilà ignoré, mis dans une société « rondouillarde » de consommation, voilà l'Homme ramené à sa seule dimension explicite de consommation, de paupérisation plutôt ! C'est comme si l'on voulait ne voir que la construction sans en saisir les linéaments évolutifs qui s'achèvent dans l'apothéose des deux fugues « miroirs » portant la grande fugue, B, A, C, H (si bémol, la, do, si) de l'*Art de la fugue*. Au même titre nous ne pouvons recevoir la proposition de l'auteur en question concernant les universités qui, selon lui, « pourraient être le lieu d'une réflexion sur la culture à l'époque de la technologie moderne ». Parce que les universités ne sont pas des « Maisons de la culture », étant les lieux où « l'on enseigne au plus haut niveau les disciplines les plus avancées », où le nécessaire auto-recrutement implique rigueur, savoir, autonomie de pensée et créativité. Il est juste, donc normal, que l'aspiration populaire se fasse jour dans le besoin d'accéder à la connaissance, de s'imprégner de l'information que portent les plus hautes acquisitions de la pensée ; cependant l'aventure de l'esprit en ses avancées les plus hardies est beaucoup plus le fait de héros solitaires que de masses, enthousiastes plausiblement, mais inopérantes ici. C'est pourquoi, de toute nécessité de simple survie des hautes études, inventions et découvertes, il faudra que l'Université redevienne le creuset singulier de personnalités

exceptionnelles. Et que, parallèlement, l'on crée des universités culturelles, qui auront pour tâche d'élever le niveau non seulement gnoséologique mais sémiologique donc moral de chacun. C'est la seule façon de conduire dans les faits le projet d'humanisation à son terme.

A ce propos il faudra d'ailleurs distinguer entre les érudits et les créatifs. Déjà le chevalier de Méré (*De la Conversation*) remarquait : « je voy qu'on n'a besoin que de peu de genie pour rapporter ce qu'on a lû, et ce n'est le plus souvent rien qui plaise, ny qui puisse servir »... et surtout (*De l'Esprit*) : ... « l'esprit consiste à comprendre les choses » (*à comprendre les choses !...*) « à les sçavoir considérer à toutes sortes d'égarde, à juger nettement de ce qu'elles sont, et de leur juste valeur à discerner ce que l'une a de commun avec l'autre, et ce qui l'en distingue, et à sçavoir prendre les bonnes voyes pour découvrir les plus cachées ». Que voilà une belle définition de ce qu'est réellement la nécessité transdisciplinaire ! et comme on aimerait que l'auteur de *La Méthode interdisciplinaire* (J.-P. Resweber, P.U.F., 1981) s'en soit inspiré au lieu de s'égarer dans des considérations émotionnelles (« à quoi sert-il d'apprendre ? si l'objet du savoir est perdu, si le savoir joue au travers des représentations culturelles qui le supportent, alors il nous faut admettre que la science n'est point destinée à être unifiée ou divisée, mais à être partagée par tous ceux qui s'interrogent sur la mortalité, sur la parole, sur la jouissance, sur l'attente et sur la rencontre... » !)... C'est ainsi que le soleil disparaît sous la paupière de la Terre.

Mais on approuve lorsque le même auteur nous dit que « la *politique* est aussi une pratique qui se situe au niveau de nombreuses disciplines qu'il est à peine besoin d'énumérer : l'économie, le droit, la psychologie, l'histoire, la morale... à l'instar de la pédagogie, elle explicite ce réseau de discours qui forme la texture de la vie en société... Mais à la différence de la pédagogie, qui n'offre aucune synthèse de ces discours mais se contente de les renvoyer à la vie dont ils sont des expressions et des supports, la politique donne l'*illusion* qu'il existe une synthèse de ces multiples directions... C'est là une divergence essentielle : la politique est une stratégie du discours clôturant ». On approuve donc, en soupirant toutefois après une autre politique. Et on demande : *qui veut le pouvoir ?* qui y prétend ? qui y conspire ? La pauvreté générale des personnels politiques contemporains est là pour nous inquiéter par son disciplinaire sans autorité — le pouvoir sans autorité ! — qui justifie la « suspiscion légitime » que les citoyens les plus lucides lui portent. C'est d'ailleurs ce que l'on trouve dans cette Apologie écrite par M. L'Ecuy (1832) de la vie de Jean Gerson à propos de la papauté-César lorsqu'il s'est agi de débattre tant de la légitimité d'un pape que de ses prérogatives. Et Aristote, dans sa *Rhétorique*, nous dit que « la richesse et la pauvreté ne sont pas (non plus) des mobiles d'action ; il peut arriver aux pauvres de désirer l'argent, parce qu'ils en manquent ; aux riches de désirer les plaisirs

superflus, parce qu'ils peuvent se les procurer ; ce ne sont donc pas la richesse et la pauvreté, mais le désir qui les fera agir ». C'est ce que d'évidence Karl Marx a occulté. Et l'on a beau replacer sa réflexion dans le contexte de taudis (cf. l'architecte du Second Empire Gabriel Davioud !) et d'insigne misère tant physique que d'esprit d'une époque de transition où aux décembres passés s'ajoutait l'avalanche des découvertes, inventions et industries nouvelles, il n'est pas exact que ceci ait été justification d'un certain « sens de l'Histoire » comme le croyaient les idéologues d'alors.

Il importe de s'imprégner de ce qu'écrivait William Blake dans *Une Vision du jugement dernier* : « Un Jugement Dernier est nécessaire parce que les Sots prospèrent. Les Nations prospèrent sous la direction des Sages et languissent sous celle des Sots ; il en est des Individus comme des Nations ; les œuvres d'Art ne peuvent être produites avec perfection que là où l'Homme est dans l'Abondance ou en a surmonté le Souci. La Pauvreté est la verge du Sot, qui en fin de compte est retournée contre son propre dos ; il y a Jugement Dernier lorsque les Hommes capables d'un Art véritable gouvernent et que les Simulateurs s'effondrent ». On le sait aujourd'hui : qu'était le stalinisme sinon une machination sans précédent « de la Haine et de l'Envie » ?

Le pouvoir sans l'autorité qui l'engendre n'est pas le pouvoir mais une forme abâtardie de l'exécutif ; et s'il détient la légalité, il faut s'interroger sur les causes de cette légalité. En toute rigueur, puisqu'il est potentiellement détenteur de mise à vie et de mise à mort, le pouvoir n'est légitime — et alors légal — que s'il procède d'une transcendance, du prodige d'un héroïsme du corps et de l'esprit. Et cependant dans le chaos, mal déterminable sur l'instant, même ceux qui détiennent la transcendance ne peuvent pas toujours éviter que la barbarie ne les fouette, ne peuvent toujours empêcher la profanation par la sauvagerie qu'ils cherchent à maîtriser.

Pour nous en tenir à la France je dirai ceci : *la France n'est pas un pays sous-développé*. Et en conséquence elle n'a pas à se conduire comme un pays sous-développé. Elle n'a pas à copier le retardataire, et y voir de surcroît « la Révolution » ! Qu'elle se porte à son propre secours, en défendant et en illustrant son caractère pilote. L'humanité lui en saura gré. A vouloir que ses rêves deviennent réalité, c'est souvent aux cauchemars que l'on aboutit. L'Humanité sera *l'Humanité de la prospérité* ou ne sera pas. Ce sont ceux qui sont exemples, enseignants et thérapeutes tout à la fois, qui se trouvent par leurs mérites *portés* aux responsabilités de décision. Grand est un pays qui a d'« illustres inconnus ». Parce qu'ils sont le tissu profond, emblématique de ce pays, parce qu'ils ont été les amis, les confidents, les interlocuteurs des héros dont j'ai parlé.

C'est pourquoi c'est une idée pie qui mène — avec ses faiblesses

autant que ses puissances — les Hommes distinguables et de bon aloi en d'ardentes et constructives réunions pour le plus grand savoir, pour le plus grand bien, pour la plus grande vérité. Là s'impose en effet plus le devoir que le droit à la parole. Les Actes de ces réunions renferment souvent le meilleur de chacun.

On doit citer à cet endroit le splendide effort initiateur d'André Lichnerowicz, de François Perroux et de Gilbert Gadoffre, effort qui est à la base de publications qu'édite avec une chaleureuse conscience Pierre Delattre. Je veux parler notamment des volumes des « Recherches interdisciplinaires », 1) L'Idée de régulation dans les sciences, 1977, 2) Élaboration et justification des modèles, 2 volumes, Maloine, 1979, 3) Analogie et connaissance, 2 vol., Maloine, 1980-1982 et, 4) Information et Communication, Maloine, 1983.

On s'étonne que de telles remises en cause ne se multiplient pas plus. C'est sans doute que nous sommes dans la période de latence de cet aspect du nouvel entendement, et toutes les pierres n'y sont pas précieuses encore. Mais nous voilà loin du « sexe des anges ». Toutefois le processus s'étend (cf. *Penser les Mathématiques*, Le Seuil, 1982 ; *Recherche et pluridisciplinarité*, Actes du Colloque de l'Université de Paris III à Gif-sur-Yvette, 1979, publication en 1982 ; *La Pensée physique contemporaine*, Fondation Louis de Broglie, Peyresq, 1980, publ. Augustin Fresnel, 1982). Il s'étend, et si l'on doit se réjouir du mouvement il faut éviter évidemment qu'il ne diffuse ; mais aussi noter : le disparate rassemblé des types évolutifs « synthétiques » — composites — est témoignage paléontologique de l'hybridité radiative. Il faut donc que la rigueur soit désormais serrée en sa disponibilité (ainsi il est dommage que dans les Actes du Colloque de Dijon — ayant donné lieu à l'ouvrage *Les Difficultés de la quantification et de la mesure*, Maloine, 1981 — on constate qu'il n'y a pas eu concertation avec les Journées nationales de Métrologie et de Mesures biomédicales qui se sont tenues au C.N.R.S. à Paris en novembre 1980). Interdisciplinarité ? Notre adhésion est entière, mais que la chose le soit aussi. Il n'est pas question de recommencer les erreurs d'antan en obnubilant l'horizon épistémique puisque le seul langage qui ne soit pas politicien est justement celui de la Science. Comme il est souhaité, « l'accord du véritable esprit critique philosophique avec le véritable esprit scientifique » doit se prouver comme tel et, afin de détruire les miasmes du bienfait mal accompli, il faut aller par-delà le civisme du déontique même — puisque celui-ci peut engendrer la récurrence d'une autosatisfaction dans l'indifférence (déjà le mépris !) ; c'est vers *Homo ethicus* que se dirige orthogénétiquement la *différenciation* humaine, ou alors celle-ci deviendra monstre profane.

Boris RYBAK,
Paris.
(Juillet 1982.)